

UN TEXTE PERDU — ET RETROUVÉ —
de Dorothy BUSSY

Présentation et traduction d'Erica FOULKES

Le 20 novembre 1936, Dorothy Bussy termina une lettre à Gide par un post-scriptum : "Je viens d'écrire pour un hebdomadaire anglais un article sur les traductions de Mallarmé par Roger Fry. Pouah !" ¹. Les éditeurs de la correspondance Gide-Bussy constatèrent qu'il leur avait été impossible de trouver le compte rendu en question. En fait, ce texte de Dorothy Bussy parut dans Time and Tide le 9 janvier 1937.² A partir de 1926, cette revue anglaise paraissait toutes les semaines, éditée par Lady Rhondda qui l'avait fondée quelques années plus tôt. Elle reflétait les opinions libérales de la classe moyenne et démontrait à l'origine une tendance féministe marquée. Au cours des années, elle compta parmi ses collaborateurs des écrivains tels que Virginia Woolf et Katherine Mansfield.³

La traduction de quelques poèmes de Mallarmé par Roger Fry, qui est le sujet de l'article de Dorothy Bussy, fut publiée par Chatto and Windus en 1936, deux ans après la mort subite du traducteur qui avait tant bouleversé Gide et sa propre traductrice.⁴ Roger Fry, éminent critique d'art, profondément intéressé par l'esthétique ainsi que par la littérature, travaillait à créer des rapprochements entre Bloomsbury en Angleterre et les cercles artistiques et littéraires français. Dorothy Bussy le considérait comme un de ses "très, très vieux amis" et à propos de lui elle écrit, "Il était impossible de connaître Roger sans l'aimer et il était le centre, l'animateur de tout notre groupe."⁵ André Gide le rencontra lors de sa visite à Cambridge avec Marc Allégret en 1918. Fry travaillait déjà sur ses traductions de Mallarmé et, ravi de découvrir un autre admirateur du poète, qui du reste avait fréquenté les "mardis" de la rue de Rome, prit plaisir à discuter avec Gide les interprétations possibles des poèmes. Leur

*amitié continua de se développer et Roger Fry défendit Gide contre les critiques de quelques-uns de ses amis français, notamment de Charles Vildrac et de Marie Mauron qui le soupçonnaient d'appartenir au camp réactionnaire.*⁶

Roger Fry entreprit ses traductions de Mallarmé afin d'approfondir sa propre connaissance et compréhension des poèmes qu'il appréciait tant. Il voulait cependant partager son plaisir et dès le début des années vingt avait l'intention de les faire publier. Ne doutant pas de sa compétence pour traduire les poèmes, (il ira jusqu'à prétendre que Gide n'avait pas poussé aussi loin que lui son déchiffrement de certaines difficultés⁷) la perspective de fournir l'introduction sur Mallarmé demandée par les éditeurs n'était pas sans l'effrayer. Dans une lettre à Marie Mauron il écrit, "Je ne suis ni poète ni homme de lettres. Je n'ai pas la technique qu'il faut. Je ne devrais pas m'en mêler... Je ne prétends aucunement instruire les autres."⁸ Ce problème fut résolu par Charles Mauron. Roger Fry avait fait sa connaissance en 1919 et ils se lièrent bientôt d'une amitié qui dura jusqu'à la mort du critique anglais. Tous deux étaient des scientifiques d'origine mais qui avaient changé d'orientation vers les arts. A cette époque-là, Mauron écrivait des poèmes en prose et des essais sur les problèmes esthétiques (ce n'est qu'au cours des années quarante qu'il élaborera ses théories de la "psychocritique"). Fry l'encouragea considérablement dans sa carrière. C'est lui qui le persuada d'entreprendre des traductions d'oeuvres d'écrivains anglo-saxons, et au fil des années Mauron traduisit E.M. Forster, Virginia Woolf, Fry lui-même, Laurence Sterne, T.E. Lawrence, Katherine Mansfield, D.H. Lawrence, I. Zangwill et T.F. Powys⁹. Fry essaya inlassablement d'intéresser Gide et La N.R.F. ainsi que d'autres éditeurs aux écrits de son jeune ami français, mais sans grand succès. Commerce accueillera quelques poèmes en 1925 et 1927, et Criterion des essais en 1927 et pendant les années trente. Lorsqu'au cours d'une des décades de Pontigny en 1925 Mauron fit une communication sur la nature de la beauté dans la littérature que Fry décrit comme "de loin la contribution la plus créatrice et magistrale (...) de la décade"¹⁰, son ami était convaincu que sa poésie et ses essais seraient désormais acceptés par les maisons d'édition parisiennes et anglaises¹¹. Mauron continua pourtant d'éprouver des difficultés à trouver un éditeur prêt à le publier. En fait le texte qu'il présenta à Pontigny dut être traduit en anglais et préfacé par Roger Fry avant de paraître en librairie à la Hogarth Press¹². Un recueil

de ses poèmes en prose fut publié par la suite en 1930. Son seul autre volume de poésie, rédigé en hommage à son ami anglais, *Esquisses pour le tombeau d'un peintre*, parut en 1934¹³. Mauron donc, poète et admirateur de Mallarmé, non seulement collabora sur les traductions mais fournit une introduction et des commentaires à ce volume de Fry.

Il est intéressant de s'interroger sur la raison pour laquelle Dorothy Bussy ajoute ce "pouah" d'aversion à la fin de son post-scriptum. Ce sentiment ne fut sûrement pas provoqué par Roger Fry qui avait été, comme nous l'avons déjà vu, de ses intimes. Mais il est possible qu'un tel frisson de déplaisir fût le résultat de la douleur encore vive qu'elle ressentait devant la disparition de son ami. On pourrait penser aussi que ce "pouah" était dirigé vers la contribution de Mauron aux *Poems* malgré les paroles flatteuses qu'emploie Dorothy Bussy dans le compte rendu. L'enthousiasme de Fry pour les écrits de Mauron n'était pas partagé par tous les amis de l'auteur de *Olivia*. Il est évident que ses poèmes en prose et ses essais n'étaient pas du goût de Gide, puisqu'à part un compte rendu de *Characteristics of French Art* par Roger Fry (N.R.F. déc. 1934), La N.R.F. n'a rien publié de son oeuvre malgré les efforts de Fry dans ce domaine¹⁴. Le peintre anglais attribua ce manque d'intérêt de la part de Gide à un certain snobisme, car la manière de Mauron n'était pas à la mode en France. Pourtant Fry lui-même en vint peu à peu à avoir des doutes sur la poésie de Mauron et le persuada de concentrer ses efforts dans la sphère des réflexions esthétiques¹⁵.

Vers la même période, Fry tentait d'établir des liens entre Bloomsbury et Mauron. Il organisa une série de conférences qui seraient faites par son ami en Angleterre. Mais l'accueil fait à Mauron par certains membres de Bloomsbury paraît n'avoir pas été aussi chaleureux que Fry aurait pu l'espérer. Virginia Woolf, connue pour ses observations quelque peu caricaturales sinon cruelles, écrit à Olive Bell le 2 avril 1929 : "le poids entier de ce Français assez obèse et presque aveugle a été déposé sans même la moindre affectation d'intérêt sur le dos de Bloomsbury"¹⁶. Cependant il n'existe pas beaucoup d'indices pour suggérer que Mauron était généralement repoussé par Bloomsbury; Virginia Woolf elle-même modéra plus tard son opinion à propos de ce poète ambitieux¹⁷ qui, au demeurant, traduisa son *Orlando* et *Flush* (Paris : Stock, 1931 et 1935 respectivement).

On pourrait pourtant supposer que Dorothy Bussy partageait ou le manque d'enthousiasme de Gide pour l'oeuvre de Mauron, ou l'indifférence prétendue de Virginia Woolf pour sa personne. Dans une lettre à son frère, Lytton Strachey, le 4 décembre 1929, la traductrice de Gide écrit, "Comme c'est étrange que Roger tente de fourrer ce pauvre Mauron dans le gosier de tout le monde."¹⁸

Toutefois, il est intéressant de constater qu'on ne voit aucune indication des réserves suggérées par son post-scriptum dans le compte rendu lui-même. Dorothy Bussy réussit à dissimuler toute ambivalence qu'elle eût pu ressentir, soit envers les commentaires de Mauron, soit pour toute autre raison, et elle n'a que louanges pour le volume en question.

NOTES

¹ *Cahiers André Gide (CAG 10)*, édition établie par Jean Lambert, notes de Richard Tedeschi, Gallimard, 1981. 623.p.

² *Time and Tide*, vol. XVIII, N° 2, January 9, 1937, p. 46-47.

³ *Owen and Jacques Raverat — Paintings and Wood Engravings*, Exhibition catalogue, University of Lancaster Library, June 1989. Introduction de L.M. Newman et D.A. Steel. p. 21.

⁴ Voir *CAG 10* p. 543-544 (12 sept. 1934), p. 545-546 (12 sept. 1934)

⁵ *CAG 10* p. 545-546 (12 sept. 1934).

⁶ *Letters of Roger Fry*, t. 2, Ed. Denys Sutton, Londres, Chatto and Windus, 1972. p. 444 (9 fév. 1919), p. 501-503 (1^{er} fév. 1921).

⁷ *Ibid.* p. 432 (5 sept. 1918).

⁸ *Ibid.* p. 494-495 (12 nov. 1920).

⁹ Sur Mauron, on consultera Linda HUTCHEON, *Formalism and the Freudian Aesthetic — The example of Charles Mauron*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984.

¹⁰ Sutton, *op. cit.* p. 579-581 (7 sept. 1925).

¹¹ *Ibid.* p. 582-583 (26 sept. 1925).

¹² *The Nature of Beauty in Art and Literature*. Traduit et préfacé par Roger Fry. Londres : Hogarth Press, 1927. I. *Unity and Diversity in Art*, écrit en 1925.— II. *Beauty in Literature*, texte présenté à Pontigny 1925.

¹³ Charles Mauron, *Esquisses pour le tombeau d'un peintre*, Paris : Denoël, 1938.

¹⁴ Sutton *op. cit.* p. 597-598 (2 nov. 1926), p. 601-603 (24 avr. 1927), p. 603 (5 mai 1927).

¹⁵ *Ibid.* Voir les lettres du 9 juillet 1925 (p. 574-575), du 20 janvier 1926 (p. 591) et du 8 décembre 1929 (p. 644-645).

¹⁶ *A Reflection of the Other Person* — *The Letters of Virginia Woolf*, t. IV, Ed. Nigel Nicolson et Joanne Trautmann, Londres : Hogarth Press, 1978. p. 49 (2 mai 1929).

¹⁷ *Leave the Letters Till We're Dead* — *The Letters of Virginia Woolf*, t. IV, Ed. Nigel Nicolson et Joanne Trautmann, Londres, Hogarth Press, 1980, p. 7 (11 jan. 1936), p. 84-85 (14 nov. 1936).

¹⁸ Lettre inédite de Dorothy Bussy à Lytton Strachey (4 déc. 1929), Londres, British Library.

LE PUR POÈTE.

Some Poems of Mallarmé. Translated by Roger Fry.
Chatto & Windus.

Ces traductions de quelques poèmes de Mallarmé ont été longuement attendues et sont particulièrement bienvenues, comme l'ultime cadeau de celui qui nous a tant donné, et qui maintenant ne peut plus rien nous offrir. Durant peut-être vingt ans le plaisir seul a conduit Roger Fry à consacrer ses moments de loisir à cette oeuvre littéraire. Que de vicissitudes ont subi ses traductions ! Elles furent écrites, réécrites, soumises à la critique d'amis — on pourrait presque dire à leur collaboration — récitées à haute voix à des auditeurs captivés. Publication leur fut refusée par un éditeur récalcitrant qui ne voulait consentir à y inclure le texte français, condition *sine qua non* de la part du traducteur. Désespérément regrettées après leur perte dans une gare de chemin de fer, elles furent reconstituées d'après des bribes repêchées au plus profond de mémoires amicales, ressortant embellies de cette épreuve. La chance finit par leur sourire, en la personne de Monsieur Charles Mauron, commentateur émérite. Elles furent finalement éditées à l'intention de public sous la forme de ce petit bijou de recueil, digne de tout l'amour qui lui a été consacré.

Mallarmé est une figure unique de la littérature française et l'objet d'un intérêt sans fin. Il n'est pas étonnant qu'il ait suscité le dévouement et l'enthousiasme de Roger Fry. Toute question qui tourmente l'artiste, tout problème esthétique — l'éternelle querelle opposant le fond et la forme, le réel et l'idéal, les concepts de perfection et de pureté, l'utilisation du symbolisme, la légitimité de l'obscurité, la qualité du public visé — tout cela figure dans les poèmes de Mallarmé, poussé, non seulement en théorie mais aussi en pratique, jusqu'à ce qui semble son extrême limite.

Quand la réputation de Mallarmé commença d'émerger du cercle restreint de ses admirateurs, elle fut accueillie avec mépris et tournée en dérision. On le critiqua principalement pour sa stérilité et son obscurité.

Comment peut-on oser présenter quelque chose d'aussi incompréhensible, et (pour illogique que la critique puisse paraître) et en si petite quantité ? Mais peu à peu, ceux dont l'opinion importait en vinrent à admettre que les principaux défauts dont le poète était accusé n'étaient pas seulement les défauts de ses qualités, et, en tant que tels, excusables, mais bien leur essence même, consubstantiels à ces qualités. Un artiste qui a pour règle le sacrifice austère, l'élimination impitoyable, dans la vie comme dans les écrits, du moins bon, du moins rare, ne peut être que ce que l'on appelle "stérile". Mallarmé lui-même, comme M. Mauron le fait remarquer dans son admirable introduction, en était conscient et était obsédé par la peur et la fascination — "*l'horreur d'être vierge*" — de cette terrible qualité, jusqu'à ce que finalement lui aussi parvint à la sublimer, jusqu'à ce qu'elle incarne non seulement la transformation du réel en l'idéal mais le silence, la solitude, l'absence qui sont souvent le sujet de ses poèmes, en un mot, l'Abstraction.

L'effort constant de Mallarmé tend vers le rejet du facile, du commun, de l'impur, de tout ce qui a été dégradé et souillé par l'usage. Sa conception du langage est proche de celle du mathématicien. Quand les signes communs ont été chargés de sens communs, le poète se doit d'exprimer ce qu'il veut dire certes dans des mots, car c'est tout ce dont il dispose, mais dans des mots qui ne servent plus à l'usage quotidien, dans des mots qu'il habille de sens plus résonnants, plus transcendants, plus universels, dans des mots qui ont acquis la qualité de symboles algébriques. Mallarmé était ainsi, il était doté d'une foi métaphysique dans le pouvoir du langage. Le Verbe était pour lui la réalité finale, suprême. Son combat avec le Verbe était le combat de Jacob avec l'Ange. Dans le Verbe, pouvait être transposés tout sens, toute musique, et jusqu'à la configuration même des cieux et de leurs constellations; ambition folle, démoniaque, mais qu'il avait faite indubitablement sienne.

Dès lors, et si doué soit-il, que peut faire l'infortuné traducteur ? Sa tâche est évidemment impossible. Les mots qu'il doit utiliser ne peuvent pas être les mots que les efforts uniques et sans précédent du poète imprègnent d'une dureté et d'une pureté cristallines, mots choisis, arrangés, et harmonisés en une séquence parfaite; ils sont différents et doivent par conséquent être faux. Il doit lutter aussi contre des difficultés inconnues de l'auteur. Mallarmé n'escamota jamais une difficulté; il tira une grande partie de sa force à les combattre. Il ne rejeta aucune des

conventions et des règles de la versification française classique. De vers libres il ne veut point ! Il n'abolit même jamais le "*bibelot d'inanité sonore*" : la rime riche. Il utilise ces rimes riches (riches dans lesquelles la première consonne des mots rimants est identique) plus souvent que le Parnassien le plus accompli. Son nombre de syllabes, ses césures, son alternance de rimes masculines et féminines sont toujours strictement corrects. L'étrangeté de ses vers est interne à cette forme orthodoxe, ce qui les rend d'autant plus étranges. Par conséquent notre oreille souffre, parfois de façon presque insoutenable, du manque de régularité des sonorités et du rythme dans ces vers libres anglais. Mais quelque chose devait être sacrifié — une traduction sacrifie toujours quelque chose, et Roger Fry, bien que visant à conserver un rythme subtil et délicat, sacrifia la versification régulière au profit de l'extrême particularité de la construction française et d'une traduction littérale des significations. Il s'ensuit que pour ceux d'entre nous qui ne peuvent supporter, faibles que nous sommes, de ne pas comprendre ce que nous pressentons vaguement comme étant beau, ce livre sera un guide respecté et d'une valeur inestimable. Les admirateurs anglais de Mallarmé se pencheront avidement sur ces exquis traductions modèles. Chacune est placée vis-à-vis du texte français et est suivie d'un commentaire de M. Mauron. Des commentaires admirables, élucidant d'innombrables énigmes syntaxiques, faisant la lumière sur bien des symboles les plus obscurs, laissant apparaître le sens général de chaque poème, dans son aspect réaliste, puis suggérant, la plupart du temps d'une manière convaincante, sans toutefois trop d'assurance, sans prétention et sans pédantisme, sa signification ésotérique. Mais assez de commentaires ! Laissons de côté cette étude et retournons, armés et éclairés, à ces incomparables poèmes eux-mêmes... et la généreuse tentative de Roger Fry aura atteint son but.

DOROTHY BUSSY.

Time and Tide, 9 janvier 1937, p. 46-47.